

généraux comme le duc d'Albe, don Juan d'Autriche, le duc de Parme, Spinola; les mines du nouveau monde, qui lui envoyaient chaque année onze millions de piastres (plus de cent cinquante millions d'aujourd'hui) : voilà ce qui avait été donné à Philippe II; et, après quarante années du règne le plus absolu, Philippe II lègue, en mourant, à son pays une décadence qui ne s'arrêtera plus. Est-ce là l'histoire d'un grand roi et d'un grand politique?

Si on le compare à ses prédécesseurs, on le trouve inférieur à tous : il n'a ni l'habileté de Ferdinand, son aïeul, ni l'âme généreuse et chevaleresque d'Isabelle, ni le génie politique et les qualités brillantes de Charles-Quint. C'était un esprit étroit et lent, plus laborieux qu'étendu, plus appliqué que capable; à la fois hautain et timide, irrésolu et opiniâtre. Un contemporain a fait cette remarque, que Charles-Quint se conduisait en toutes choses d'après son propre jugement, et que Philippe II ne se dirigeait que d'après l'opinion des autres. Aussi ses hésitations étaient-elles infinies, et ses décisions presque toujours tardives.

Toute supériorité lui portait ombrage; et le soupçon seul suffisait pour perdre ceux qui se croyaient le plus assurés de sa faveur. Mais rien n'avertissait de sa colère et de sa vengeance. « Chez lui, dit énergiquement un historien du temps, le sourire n'était pas « loin du couteau <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Unos le llamaban prudente, otros severo, porque su riso y cuchillo eran confines.* — Cabrera, cité par Prescott.



Il se regardait comme investi ici-bas d'une mission providentielle. Maintenir à tout prix, dans ses États, l'unité politique et l'unité religieuse, c'était le rôle auquel il croyait que Dieu l'avait appelé. Ne doutant pas que la vie de ses sujets ne lui appartint, il en disposa froidement, avec la plus effrayante tranquillité de conscience.

On admirerait cette force de conviction, cette énergie de volonté, si elles ne s'étaient traduites en d'effroyables immolations d'hommes. Mais l'énergie de conviction ne suffit point à absoudre les attentats contre l'humanité. C'étaient aussi des hommes convaincus qui, dans la nuit de la Saint-Barthélemy, et aux applaudissements de Philippe II, égorgeaient les protestants; Calvin était convaincu lorsqu'il faisait brûler Servet dans un auto-da-fé plus odieux encore que ceux de Torquemada; c'étaient des hommes également convaincus, ces autres fanatiques qui, deux siècles plus tard, sous prétexte de sauver la patrie, couvrirent la France d'échafauds. Toutes les tyrannies invoquent la même excuse.

Voilà l'homme dont on a voulu faire le type du caractère espagnol! Non, en vérité : c'est calomnier une grande nation. Du caractère espagnol il a eu l'orgueil, la cruauté; il n'en a eu ni le courage, ni la générosité, ni la noblesse et l'esprit chevaleresque. Il y a plus : nul homme au monde n'a contribué davantage à fausser le sens moral chez le peuple espagnol et à développer les instincts violents de sa nature, en lui inoculant le fanatisme.



Il y a eu des tyrans plus fougueux, plus sanguinaires peut-être; il n'y en a pas eu de plus odieux; car il était froid dans ses cruautés, sans colère, sans passion, et, pour atteindre son but, tous les moyens lui étaient bons. Dans cette âme de fer, nul sentiment humain n'avait survécu. Haineux et défiant, n'aimant personne et trompant tout le monde, astucieux et poursuivant la vengeance avec une obstination lente, implacable, et comptant pour rien la vie des hommes; ce qu'il y a de plus effrayant chez ce tyran, c'est que l'opiniâtreté de ses convictions et sa confiance en sa propre infailibilité ont oblitéré en lui la conscience à ce point de la rendre inaccessible au remords. Il verse tranquillement le sang. « Tibère avait des remords, Philippe II n'en a pas <sup>1</sup>. »

Croirait-on que cet homme-là a été calomnié? On lui a imputé la mort de son fils don Carlos; et il paraît certain que la mort de don Carlos ne fut point le résultat d'un crime. « On ne prête qu'aux riches, » dit le proverbe.

C'est une lamentable histoire que celle de ce jeune homme, fils de tant de rois, héritier présomptif du plus brillant trône du monde, mourant à vingt-trois ans d'une mort désespérée, prisonnier d'État dans le palais de son père. Le secret de cette mystérieuse et tragique destinée a été longtemps ignoré. L'imagination des historiens et des poètes s'est donné carrière en mille suppositions

<sup>1</sup> Ed. Laboulaye, *Études morales et politiques*.



étranges. Une sorte de légende poétique s'est formée autour du nom de don Carlos. On a fait de lui un personnage de roman. Les uns lui ont prêté un amour coupable pour sa belle-mère, Élisabeth de France, troisième femme de Philippe II; les autres lui ont attribué des sentiments favorables aux protestants. Schiller, enfin, non content d'accepter la tradition de ses amours avec Élisabeth, a fait de lui un héros de générosité chevaleresque, et même, par un étrange anachronisme, une sorte de philosophe imbu d'idées de liberté et de réforme qui étaient certainement fort étrangères à un infant d'Espagne, petit-fils de Charles-Quint.

Tout cela est de la fiction. Des documents incontestables, publiés depuis quelques années, ont permis de mettre enfin l'histoire à la place du roman.

Don Carlos, fils de Marie de Portugal, première femme de Philippe II, était né à Valladolid, le 9 juillet 1545. Débile et maladif, il montra dès l'enfance un caractère bizarre, une violence singulière, des instincts farouches et cruels. Une direction ferme et douce eût pu combattre ces dispositions; mais son père ne lui montra jamais qu'un visage austère et dur. Des fièvres périodiques, et une chute à la suite de laquelle on dut lui faire l'opération du trépan, rendirent encore son humeur plus fantasque. Il avait des emportements terribles. On raconte de lui des traits qui décèlent à la fois une nature cruelle et une tête mal réglée. Enfant, il s'amusait à faire rôtir tout vivants des lièvres pris à la chasse. Devenu homme, il aimait à courir les rues



la nuit, et, comme dit Brantôme, « à ribler le pavé, » et à insulter les femmes. Dans une de ces courses nocturnes, il arriva qu'un pot d'eau lui fut jeté sur la tête par une fenêtre. Carlos, furieux, ordonna, en rentrant au palais, à ses gardes d'aller mettre le feu à la maison. L'officier qui reçut cet ordre, n'osant désobéir, vint rapporter au prince qu'il avait vu un prêtre entrer dans ce logis portant le saint Sacrement. Don Carlos recula devant un sacrilège.

« Moy estant en Espagne, dit Brantôme, il me fut « fait un conte de luy, que son cordonnier luy avoit « fait une paire de bottes très-mal faites; il les fit mettre « en petites pièces, et fricasser comme tripes de bœuf, « et les luy fit manger toutes devant luy, en sa chambre, « de cette façon. »

Il y avait là visiblement un désordre mental. La folie était le mal héréditaire de la famille de don Carlos. Sa bisaïeule, la mère de Charles-Quint, a gardé dans l'histoire le nom de Jeanne la Folle. Sa tante, la princesse Jeanne, sœur de Philippe II, fut toute sa vie fantasque et bizarre. Dans ce maladif et frêle rejeton d'une race déjà usée, le même mal se manifestait sous des formes violentes.

Philippe, toujours froid et dur, même pour sa famille, avait essayé de dompter par une discipline sévère ce caractère irascible. Il n'avait réussi qu'à inspirer à son fils une crainte qui se tourna bientôt en aversion, puis en une haine profonde. Exaspéré par ces sévérités, entouré de surveillants et d'espions, ne sachant à qui se fier, se débattant en vain sous la main de fer de son



père, l'infortuné jeune homme s'enfonçait chaque jour dans la démente et la fureur.

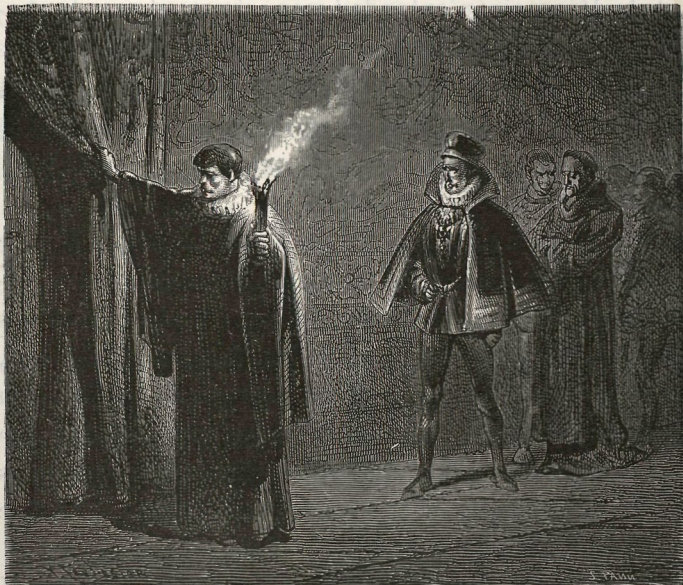
Plus d'une fois il avait conçu le projet de fuir hors d'Espagne. Une circonstance particulière vint raviver chez lui ce désir. Les Flandres commençaient à s'agiter sous le despotisme espagnol : l'annonce de l'établissement de l'inquisition y soulevait une résistance menaçante. Deux seigneurs influents, le marquis de Berghes et le baron de Montigny, avaient été envoyés en Espagne pour présenter à Philippe II de respectueuses remontrances. Montigny, instruit des dispositions et des projets de l'infant, parvint à nouer avec lui des relations secrètes. Mais Philippe II ne tarda pas à en être informé. Il vit le danger. Avec sa dissimulation et sa lenteur habituelles, il endormit Montigny par de belles paroles et le retint en Espagne. Puis tout à coup, au mois d'octobre 1567, il le fit arrêter et enfermer dans le château de Ségovie.

Quant à don Carlos, le roi l'avait bercé quelque temps de l'espoir d'être envoyé aux Pays-Bas. Furieux de voir le duc d'Albe envoyé à sa place, l'infant songea alors sérieusement à s'enfuir. Le 17 janvier 1568, il avait commandé des chevaux de poste à l'Escorial ; il s'était procuré une grosse somme d'argent ; ses préparatifs étaient faits, quand, dans la nuit du 18, Philippe II, informé de tout heure par heure, résolut de s'assurer de lui. Un témoin oculaire, Cabrera, huissier de la chambre de don Carlos, nous a laissé le récit circonstancié de cette scène dramatique.

Il était onze heures du soir. Philippe sortit de son



cabinet, suivi de Ruy Gomez de Silva, du duc de Feria, du prieur D. Antonio de Tolède, et de Luis Quijada. Il était sans épée et sans gardes, et portait son costume ordinaire. Devant lui marchait D. Diego de Acuña, tenant à la main un flambeau; derrière venaient deux



huissiers du cabinet, munis de clous et de marteaux. Le sombre cortège marchait silencieusement, étouffant le bruit de ses pas sous les voûtes désertes du palais. Arrivés à la porte de l'appartement du prince, Ruy Gomez l'ouvrit avec sa clef de majordome. L'infant était sur son lit, le dos tourné à la porte, s'entretenant avec ses officiers. Philippe II, avant d'être vu, put



enlever l'épée et le poignard suspendus au chevet du lit. Quand don Carlos, se retournant, aperçut le visage sombre et sévère de son père, épouvanté il se jeta hors du lit en s'écriant : « Que veut Votre Majesté? ma liberté ou ma vie? — Ni l'une, ni l'autre, répondit le roi; demeurez calme. » Mais le prince, fou de terreur et de désespoir, n'entendait rien; il courut vers la cheminée, et voulut se précipiter dans le feu. Puis il se jeta aux pieds de son père, demandant la mort comme une grâce. Philippe, toujours impassible, lui ordonne de se remettre au lit, ajoutant : « Ce que je fais est pour votre bien. »

Sur un signe du roi, le comte de Lerme et Gomez entrèrent dans la garde-robe, et s'emparèrent des pistolets et des arquebuses du prince. Pendant ce temps les deux huissiers clouaient les fenêtres. Cela fait, Philippe fit venir les officiers chargés de la garde du palais, et leur dit : « Je vous charge de garder le prince d'Espagne. Vous exécuterez tous les ordres que vous donnera le duc de Feria, auquel je le confie. » Le duc de Feria était capitaine des gardes.

Cet étrange événement fut annoncé par Philippe II à l'Espagne et à l'Europe dans des termes d'une obscurité et d'un vague calculés. L'orgueil du père et du roi se refusant à faire connaître la simple vérité, on ne parla que de raisons d'État, de l'intérêt de l'Église et du royaume, qui avaient porté le roi « à sacrifier lui-même sa chair et son sang, dans la personne de son fils unique. » Seuls quelques confidents du roi, comme le duc d'Albe, furent mis dans le secret; et c'est par



cette correspondance, publiée depuis peu, que les vraies causes de cet événement ont été enfin connues. A peine laissa-t-on soupçonner aux ambassadeurs le dérangement d'esprit de l'infant. A la cour, le bruit courut qu'il avait conspiré contre son père : supposition aussi peu fondée que toutes celles qui ont eu cours depuis.

Don Carlos, confiné dans une des chambres de son appartement, y fut soumis à une étroite captivité. Ses fenêtres étaient clouées et garnies de barreaux. On avait enlevé jusqu'aux chenets des cheminées, de crainte qu'il n'attentât à sa vie. La viande qu'on lui servait était coupée, et aucun couteau ne paraissait sur sa table. Jour et nuit deux gentilshommes et deux domestiques veillaient sur lui, avec défense de le perdre de vue un seul instant. Deux haliebardiens, à chaque porte, avaient ordre de ne laisser entrer personne que sur ordre du roi. Aucun message du dehors ne pouvait lui parvenir : il était isolé du monde extérieur.

On devine quels effets une telle séquestration produisit sur cette nature irascible et ce cerveau malade. L'infant entra d'abord dans des accès de colère furieuse contre son père, qui ne cessaient que pour faire place à des accès de désespoir. Bientôt le défaut d'exercice et les chaleurs de l'été rallumèrent la fièvre et augmentèrent le délire. Des écarts de régime violents altérèrent de plus en plus sa santé. Dévoré à la fois et par le feu intérieur de la fièvre, et par les ardeurs d'un climat brûlant, il se livrait à toutes sortes d'excès. Tantôt il refusait toute nourriture, et tantôt il mangeait des



quantités énormes de fruits et s'abreuvait d'eau glacée. Il se promenait nu-pieds dans sa chambre inondée d'eau, et gardait continuellement dans son lit une bassinoire pleine de neige.

Un tel régime ne pouvait tarder à détruire une constitution débile. On a accusé Philippe II d'avoir empoisonné son fils; rien ne le prouve. Mais n'a-t-on pas laissé celui-ci accomplir un véritable suicide?

Vers la fin de juin la fièvre redoubla, et la dyssentérie éclata accompagnée de vomissements. Don Carlos mourut le 24 juillet 1568. Les détails qu'on rapporte de ses derniers moments prouvent qu'il vit approcher sa fin avec calme et une pleine possession de son intelligence : ce qui semble autoriser à croire que le mal dont il était atteint était plutôt une maladie nerveuse intermittente qu'une démence véritable.

Ainsi mourut le petit-fils de Charles-Quint : mort lamentable, où tous les contemporains soupçonnèrent un odieux drame domestique, où l'histoire s'est jusqu'ici obstinée à voir une vengeance atroce ou un acte de fanatisme de Philippe II. Il faut être juste pour tout le monde, même pour Philippe II. En s'opposant à la fuite de son fils, en le retenant prisonnier dans son palais, il usa du droit incontestable du père et du roi. Mais peut-être le malheureux don Carlos fut-il plus traité en criminel d'État qu'en malade. Si on ne le tua point, on le laissa se tuer; et on peut croire que sa mort fut autant un soulagement pour le roi qu'un chagrin pour le père. Quoi qu'il en soit, Philippe II, pour avoir voulu envelopper d'ombre cet événement, a



porté longtemps, aux yeux de la postérité, le poids d'un crime de plus. C'est le premier châtiment des tyrans, qu'on leur prête les crimes mêmes qu'ils n'ont pas commis. On a dit souvent que don Carlos avait été livré au grand inquisiteur. Llorente, qui a eu entre les mains les archives du saint-office, n'y a rien trouvé de relatif à l'infant. Ce qui a donné naissance à ce bruit, c'est probablement le mot célèbre de Philippe II au luthérien Carlos de Sessa, qui, avant de monter à l'échafaud, lui reprochait sa cruauté : « J'ap-  
« porterais moi-même le bois pour brûler mon propre  
« fils, s'il était aussi pervers que toi <sup>1</sup>. »

J'ai parlé tout à l'heure de Montigny, et rappelé son arrestation. Sa fin fut plus tragique encore que celle de don Carlos. C'est aussi là un épisode de l'histoire de Philippe II, sur lequel des documents récemment publiés ont jeté une lumière inattendue; mais, cette fois, la vérité s'est trouvée plus horrible que l'histoire.

Florent de Montmorency, baron de Montigny, était frère cadet du comte de Hoornes : ils étaient issus d'une branche de la maison de Montmorency transplantée au siècle précédent en Flandre. Montigny était un des principaux seigneurs du pays : sa fidélité au roi n'avait jamais été douteuse, non plus que son zèle pour la

<sup>1</sup> *Yo trahere la leña para quemar a mi hijo, si fuere tan malo como vos.* Colmenarès. *Hist. de Segovia.* — Voyez sur ce tragique épisode le récent ouvrage de M. Gachard, *don Carlos et Philippe II*, et celui de M. Charles de Mouy.



foi catholique. Philippe II lui avait donné la croix de la Toison d'or, et l'avait nommé gouverneur de Tournai.

En 1566, la régente des Pays-Bas l'avait envoyé à Madrid pour porter au roi les vœux des députés. On lui avait donné pour collègue, dans cette dangereuse ambassade, le marquis de Berghes. Tous deux devaient demander l'abolition de l'inquisition, l'adoucissement des édits rendus contre les hérétiques, et la convocation des états généraux. Ils arrivèrent à Madrid le 17 juin 1566. Instruit par avance de l'objet de leur mission, Philippe II dissimula son irritation et les accueillit avec affabilité : ils ne tardèrent pas à comprendre que leurs efforts seraient vains, et qu'il n'y avait rien à espérer de la clémence du roi. Ils voulaient repartir; Philippe II, d'accord avec le duc d'Albe, qui venait d'arriver dans les Flandres, les retint par de belles paroles et d'insidieuses promesses.

Mais bientôt les événements se précipitent, et rendent toute dissimulation inutile. Le 9 septembre 1567, le duc d'Albe faisait arrêter les comtes d'Egmont et de Hoornes, inaugurant par là le système de terreur qui allait couvrir de sang les Pays-Bas. Un mois après, Montigny est arrêté à Madrid, et enfermé dans l'Alcazar de Ségovie, lieu habituel de détention des prisonniers d'État. Le marquis de Berghes était mort peu de temps auparavant.

Plus d'une année se passe avant qu'on s'occupe de lui faire son procès. Étroitement sequestré, sans nouvelles du dehors, le malheureux prisonnier ignorait ce



qu'on lui imputait; il ignorait quels événements se passaient aux Pays-Bas; il ignorait jusqu'à la mort funeste de son frère, décapité avec Egmont.

Enfin il fut décidé que, tout en restant détenu en Espagne, il serait jugé aux Pays-Bas par le tribunal institué pour connaître des crimes d'État : c'était dire qu'il serait jugé par le duc d'Albe. On lui imputait d'avoir tenu des propos *pernicieux* contre le roi; de s'être associé aux demandes des seigneurs contre l'autorité du roi; faits qui étaient qualifiés crimes de rébellion, de conspiration et de lèse-majesté. On a l'interrogatoire de Montigny; à lui seul il prouverait son innocence. Mais l'issue ne pouvait être douteuse.

Un peu plus d'un an après le dernier interrogatoire, le 4 mars 1570, un arrêt portant peine de mort fut prononcé à Bruxelles par le duc d'Albe. « Votre Majesté, écrit-il au roi, voudra sans doute que l'exécution ait lieu en Espagne, *car ici la chose serait difficile.* »

Philippe II fut de cet avis. Il craignit que cette mort ne ranimât dans les Pays-Bas l'agitation qui semblait se calmer. Il voulut donc que l'arrêt fût exécuté « avec aussi peu de bruit que possible ».

Un conseil fut tenu pour délibérer à ce sujet. Voici comment il est rendu compte de cette étrange délibération dans une relation confidentielle envoyée au duc d'Albe par ordre du roi, et annexée à une de ses dépêches : « Tous ont été d'accord qu'il n'était pas opportun de recommencer à verser le sang, ni de donner lieu aux sentiments douloureux qu'auraient éprouvés



« non-seulement les parents et amis de Montigny,  
« mais tous les naturels des Pays-Bas, dont le mécon-  
« tentement et les murmures auraient été d'autant plus  
« grands que, le coupable se trouvant en Espagne, on  
« n'aurait pas manqué de prétendre qu'il avait été  
« sacrifié sans pouvoir se défendre juridiquement. La  
« majorité pensait donc qu'il convenait de lui faire  
« prendre un mets ou une boisson empoisonnée, dont  
« il mourût peu à peu, de sorte qu'il eût le temps,  
« pendant sa maladie, d'arranger les affaires de son  
« âme. Mais Sa Majesté a jugé qu'en suivant cette  
« marche on ne ferait pas un acte de justice, et qu'il  
« valait mieux qu'il subît en prison même le supplice  
« du *garrote* (de l'étranglement), d'une manière assez  
« secrète pour que personne n'en eût jamais connais-  
« sance, et qu'on pût croire qu'il était mort de sa mort  
« naturelle. La chose ayant été ainsi résolue, comme  
« aussi que le mariage de Sa Majesté se ferait à Sé-  
« govie, Sa Majesté a ordonné que ledit sieur de Mon-  
« tigny fût transféré du château de cette ville à celui  
« de Simancas <sup>1</sup>. »

En conséquence, Montigny est transporté dans la cita-  
delle de Simancas; et, le 1<sup>er</sup> octobre, une cédula royale  
datée de l'Escurial enjoint au gouverneur de cette cita-  
delle de remettre le condamné à l'alcade de Valladolid,  
chargé de faire exécuter la sentence.

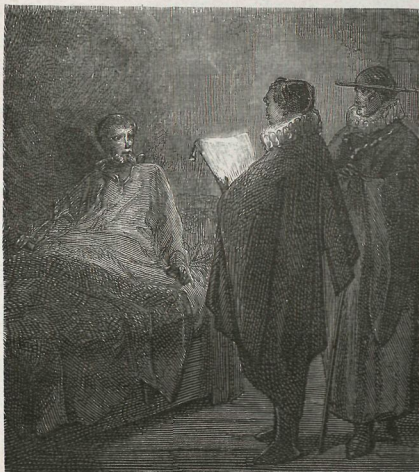
Quelques jours à l'avance, Montigny, sous un pré-

<sup>1</sup> *Coleccion de documentos ineditos para la historia de Espana.* Madrid, 1844,



texte, est isolé : on lui retire ses domestiques ; on ne lui permet plus de se promener dans le château ; on le tient enfermé dans une chambre séparée.

Un médecin de la ville de Simancas est appelé dans la forteresse, et mis dans le secret. On répand le bruit que le prisonnier est malade, atteint d'une fièvre maligne. Le médecin vient plusieurs fois par jour, et fait

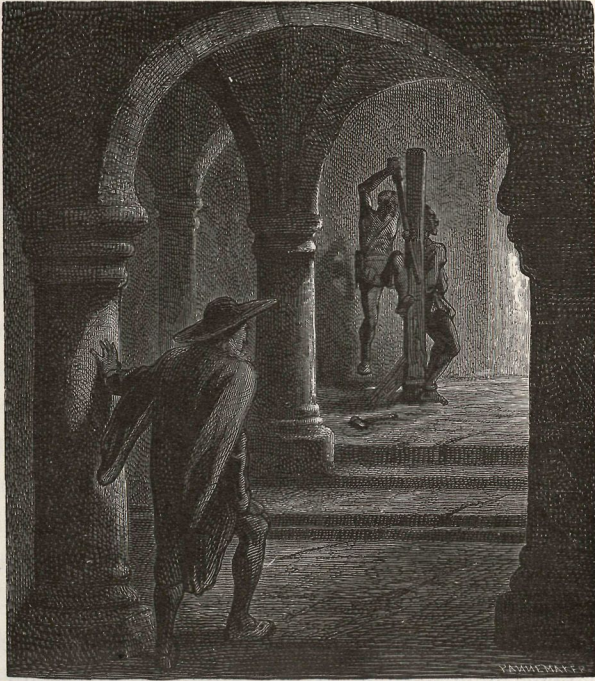


apporter ostensiblement des potions, des médicaments appropriés à la nature du mal annoncé. Il répète en ville que, selon toutes les apparences, Montigny sera emporté avant le septième jour.

Les choses ainsi préparées, et tout étant convenu à l'avance entre l'alcade de Valladolid et le gouverneur, qui s'étaient vus secrètement à cet effet, le samedi 14 octobre, entre neuf et dix heures du soir, l'alcade



est introduit furtivement dans la citadelle, avec un greffier et (comme disent les instructions royales) « la personne dont il faudra se servir pour exécuter l'arrêt ». Ils pénètrent dans la chambre où le prisonnier était couché. Le greffier lui lit la sentence, et l'alcade lui



annonce que le roi, « usant de clémence à son égard, » a adouci la peine en ordonnant que l'exécution n'aurait pas lieu en public.

Un prêtre fut introduit alors, et le condamné employa à se préparer à la mort toute la nuit du samedi et la